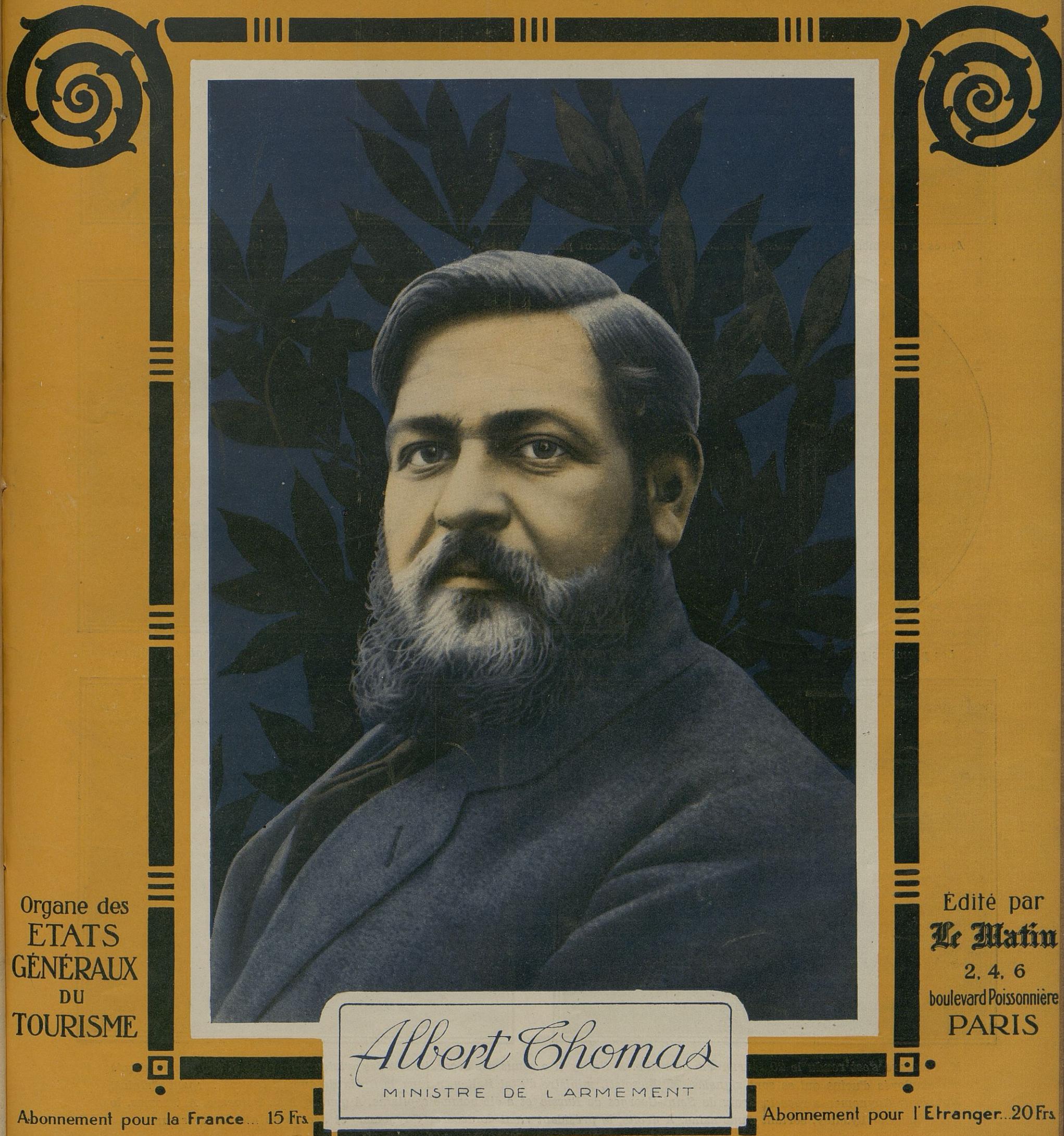


4^e Année - N° 125.

Le numéro : 25 centimes

8 Mars 1917.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Albert Thomas
MINISTRE DE L'ARMEMENT

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN LORRAINE



Après la cérémonie de la remise des décorations, le président passe en revue les troupes présentes ; en avant, le général Lyautey.



Les premiers galons de capitaine de Guynemer. — Le général Lyautey s'entretenant avec M. Mirman ; M. Bissolati monte en voiture.



M. Poincaré s'est rendu le 20 février en Lorraine. A Nancy il a remis des décorations à des aviateurs français et anglais, ainsi qu'à des employés d'usine qui se sont signalés. M. Bissolati, ministre d'Etat italien, a reçu la Croix de guerre comme sergent d'alpins. L'aviateur Guynemer a reçu la Croix de Saint-Georges de Russie et a été nommé capitaine. A gauche, MM. Poincaré, A. Thomas, le général Lyautey, sortant d'une usine. A droite, le président vient de décorer Guynemer et décore un officier aviateur.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 22 Février au 1^{er} Mars



La bataille de l'Ancre qui durait depuis de si longues semaines s'est brusquement terminée par un recul important des lignes allemandes devant la pression incessante de l'armée anglaise ; ce recul atteint jusqu'à 5 kilomètres de profondeur sur un front de 17 kilomètres environ. C'est là un magnifique succès pour nos alliés qui ont occupé ainsi tout le cours de l'Ancre, se trouvant le 1^{er} mars à 2 kilomètres à peine de Bapaume.

L'effet de la tactique poursuivie avec une opiniâtre méthode par le général Gough s'est fait sentir le 24 février : ce jour-là, les Allemands se décident à évacuer une série de positions importantes sur les deux rives de l'Ancre. Les Anglais en profitent pour avancer et, de ce fait, réalisent une progression considérable sur un front de 1.600 mètres au sud et au sud-est de Miraumont, ce qui leur donne le village de Petit-Miraumont. Ils portent également leurs lignes en avant, sur un front de plus de 2.400 mètres au sud et au sud-est de Serre. Le lendemain, on constate que l'ennemi a poursuivi son mouvement de repli le long de l'Ancre ; les Anglais continuent donc à avancer sur un large front, sans rencontrer de résistance sérieuse ; sur les positions abandonnées, ils ne trouvent que de faibles détachements laissés là par les Boches comme pour leur donner le change pendant que la retraite s'exécute ; pour la plupart, ils se rendent sans difficulté. Cette nouvelle avance de nos alliés englobe le village de Serre, ainsi qu'un certain nombre de points assez importants plus à l'Est.

Quant à la progression que le gros de leurs forces vient de réaliser en ces deux derniers jours, elle couvre une profondeur de 3 kilomètres 200 sur un front de 17 kilomètres 500, de l'est de Gueudecourt au sud de Gommecourt ; en fait de positions nouvelles, ils occupent, outre le village de Serre, la village et la fameuse butte de Warlencourt, dont le génie allemand a fait une forteresse redoutable ; Eaucourt, Pys et Miraumont ; ils sont aux abords de Le Barque, Irles et Puisieux-au-Mont.

Le 27, les Anglais élargissent leurs gains des jours précédents au nord et au sud de l'Ancre, en s'emparant des villages de Le Barque et de Ligny et en prenant possession des défenses Ouest et Nord de Puisieux-au-Mont, et, le 28, on a la satisfaction d'apprendre que leur progression a encore continué : ils occupent Gommecourt, Tilloy, Puisieux-au-Mont et les tranchées qui s'y rattachent. La nouvelle avance est de plus de 900 mètres au nord-est de Gommecourt.

Il est à remarquer que les communiqués allemands ne parlent pas de ce recul qui met nos alliés en possession, sans presque coup férir, d'une bande de territoire pourtant appréciable : ils n'en ont parlé que le 24 février, et encore en termes qui n'ont pas dû alarmer l'opinion outre-Rhin : « Dans la région de la Somme, les Anglais ont occupé quelques éléments de positions rendus intenables par la vase et abandonnées par nous. » On peut se demander pourquoi, s'ils étaient gênés par la vase, les Boches n'ont pas déplacé leurs lignes en empiétant sur celles des Anglais, au lieu d'abandonner sans combat à ces derniers des positions fortifiées et si faciles à défendre que nos alliés ne les eussent pas attaquées sans y regarder à deux fois. D'ailleurs les meilleures de ces positions abandonnées se trouvent à des hauteurs de 125 à 140 mètres où il serait difficile de trouver de la vase : tout au plus en existe-t-il au fond du lit de l'Ancre. Il faut dire pourtant que les Allemands ne se sont pas retirés sans rendre inutilisables — au moins pour un certain temps — le terrain qu'ils évacuent ; ils ont incendié les abris, fait sauter les dépôts d'approvisionnements, brûlé ce qu'ils ne pouvaient emporter, comblé autant que possible les tranchées, dégradé ou obstrué routes et chemins ; en quelques endroits leurs mitrailleuses et leur infanterie ont livré de véritables combats pour retarder l'avance de nos alliés. Quoi qu'il en soit, voilà ces derniers établis, à la date du 28, sur un nouveau front plus avantageux pour eux que le précédent. Un point de ce front, Ligny-Tilloy, est à moins de 2 kilomètres de Bapaume qui reste leur principal objectif dans la région et qui est cette fois très sérieusement menacé, ayant, d'autre part, toutes ses communications sous le feu des canons britanniques.

Pendant que se passaient ces gros événements, l'activité de nos alliés a continué à se manifester, dans les autres secteurs, dans nombre d'affaires de second ordre mais non dépourvues d'intérêt. Le 22, les Anglais ont à repousser des raids à l'est de Vermelles et au sud de Neuve-Chapelle : ils infligent de grosses pertes aux assaillants et leur font des prisonniers. Le 23, les attaques contre leurs postes se renouvellent, au sud d'Armentières.

res et vers le bois de Ploegsteert, sans plus de succès ; par contre nos alliés réussissent un coup de main au sud-est de Souchez et ils rectifient certaines positions en gagnant du terrain au nord de Gueudecourt ainsi qu'au sud de Petit-Miraumont. Dans cette journée, ils font encore des prisonniers. Le 24, on leur enlève un poste à l'ouest de Lens, mais ils le reprennent aussitôt. Le 25, leurs troupes exécutent un raid à l'est de Vierstraat, sur un front de 450 mètres : elles séjournent une heure dans les tranchées allemandes, infligent de grosses pertes aux défenseurs, roulent les ouvrages, font des prisonniers. Opération semblable, même succès, à l'est d'Armentières, et échec d'une tentative, soutenue par un violent bombardement, contre les lignes anglaises au nord-est d'Ypres. Plusieurs coups de main heureux sont encore signalés le 26 : au nord d'Arras, à l'ouest de Monchy-au-Bois et à l'ouest de Lens. De partout, nos alliés ramènent des prisonniers par petits groupes. Le 27, au sud-ouest de Lens, ils procèdent à leur habitude contre les tranchées de l'ennemi, où ils détruisent tout ; le même jour se place une plus grosse affaire : à l'est d'Armentières, les Anglais forcent les lignes allemandes sur un front de 800 mètres et pénètrent dans trois tranchées successives, auxquelles ils font subir de grands dommages sans parler de ce qu'ils infligent aux occupants. Le 28, on signale des succès de nos alliés vers Cléry, au nord-est de Sailly-Saillisel, puis au nord-est d'Arras, à l'ouest de Lens : les résultats de ces initiatives sont analogues à ceux des affaires précédentes. Un raid ennemi au nord-est d'Armentières est repoussé avec pertes.

Sur le front français, on ne voit, du 22 au 26, que la répétition des petites affaires qui ont rempli les communiqués des jours précédents : luttes d'artillerie, coups de main effectués et repoussés, chicanes entre patrouilles, etc. Le 23, nos soldats, opérant contre des tranchées au sud-ouest du bois de Malancourt, et à l'est de Mouilly, sur les Hauts-de-Meuse, en ramènent des prisonniers. Les Allemands essaient de faire comme nous à l'est de Soissons et près de Bezenvaux, mais comme de juste ils échouent. Le 24, c'est dans les Vosges, au nord de Senones, qu'un de nos détachements force des tranchées ennemis ; en Alsace, deux tentatives contre nos lignes, au Violu, échouent. Le 25, en forêt d'Apremont et au nord de Badonviller, nos hommes font encore des incursions heureuses chez les Allemands. Le 26, ils exécutent un raid plus important du même genre, près de Ville-sur-Tourbe : ils détruisent des abris et ramènent des prisonniers et du matériel ; ils remportent

un succès analogue en un coup de main au nord de Tahure. Le même jour les Allemands essaient de nous surprendre au nord-est de Soissons ainsi qu'au nord-ouest d'Avocourt, et ils se font ramener. Notre artillerie s'attache, tous les jours, à battre leurs organisations, à tirer sur leurs dépôts où fréquemment sont constatées des explosions.

NOTRE COUVERTURE

ALBERT THOMAS

MINISTRE DE L'ARMEMENT

Comme M. Edouard Herriot, son collègue du ministère, M. Albert Thomas sort de l'enseignement. Né le 16 juin 1878 à Champigny-la-Bataille (Seine), ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, il entra à la Chambre aux élections générales de 1910 comme député de la 1^{re} circonscription de Sceaux.

Membre du groupe parlementaire du parti socialiste, M. Albert Thomas se fit bientôt une place prépondérante ; il se spécialisa dans les questions financières et de chemins de fer.

A la veille de la guerre, il prononçait un discours sur l'état de la défense nationale. Pendant les premiers mois des hostilités il collabora assidûment avec M. Millerand, ministre de la guerre, qui le nomma, le 20 mai 1915, sous-secrétaire d'Etat.

M. Briand, prenant la présidence du conseil le 30 octobre 1915, chargea M. Albert Thomas du sous-secrétariat des munitions, et, au dernier remaniement ministériel, accroissait encore ses attributions en le nommant ministre de l'armement.

M. Albert Thomas, avec une inlassable activité, a donné une impulsion formidable à la fabrication de l'artillerie et des explosifs.

LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE SALONIQUE.

par le C¹ BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

Les dernières nouvelles venues de Salonique annoncent que l'activité semble reprendre sur tout le front tenu par les alliés, depuis le lac de Presba jusqu'au lac Doiran. Il nous paraît utile, en prévision des événements qui peuvent se dérouler en Macédoine, de mettre à jour notre précédente étude sur l'offensive de l'armée de Salonique (1).

Après la prise de Florina par les armées franco-russes le 18 septembre, la ligne des alliés sur le front macédonien s'établit de la façon suivante :

A l'Est, l'armée anglaise du golfe d'Orfano aux monts Bélès, bordant le cours de la Strouma ; elle a percé la ligne ennemie au nord du lac Tachyno, à Yenikeuï ; elle a livré de sanglants combats ; elle s'avance dans la plaine entre Strouma et Belica ; elle atteindra en fin septembre la voie ferrée et la franchira le 11 octobre à Prosenik, menaçant directement le centre important de Sérès ; son action est limitée entre les défilés de Rupel et le lac Tachyno.

Au centre, le détachement italien tient les monts Bélès qui dominent la vallée de la Stroumica ; l'armée française avec quelques détachements anglais occupe le front du lac Doiran, les défilés du Vardar et les hauts pics de la Moglena qui dominent Gievgelu à l'Ouest.

A l'Ouest, l'armée serbe s'étend sur tout le massif de la Moglena depuis le Kaimaktschan et le Nidje (2.200 mètres) jusqu'au rameau du Starkov-Grob (1.900 mètres) ; elle a franchi la rivière Brod après de rudes combats ; elle va aborder le cours de la Cerna.

A l'extrême Ouest, le détachement franco-russe qui est entré à Florina progresse dans la vallée du Sakulova et marche sur Kenali placé sur la voie ferrée de Florina à Monastir. La situation de Kenali joue un rôle important. Placé dans la plaine, près des marais de la Cerna, la ville semble être le centre d'une grosse résistance de l'ennemi ; on signale les lignes ennemis de Kenali comme organisées formidablement et devant barrer l'offensive aux alliés.

Enfin, vers le lac de Presba, par conséquent tout à fait à l'extrême Ouest, on signale l'arrivée de détachements italiens qui, partis de Santi Quaranta, abordent le massif des monts Baba. Cette démonstration si tardive pouvait donner d'heureux résultats si les troupes italiennes, poussées de l'avant, venaient à occuper de suite Resnia et à déborder Monastir vers l'Ouest et le Nord-Ouest.

Telle était la répartition des armées alliées en octobre 1916 sur le front macédonien.

La situation générale semble donc en ce moment s'éclaircir et un plan général se dévoile. L'armée de Salonique attaque par son aile gauche, tout en maintenant l'ennemi sur son front au centre et à l'Est.

Le mouvement général se dessine par la marche de l'armée serbe qui tient toutes les hauteurs du Kaimaktschan, puissante ligne de montagnes dont les cimes atteignent 2.300 mètres d'élévation. Là, les routes n'existent plus, seuls des sentiers courent dans la montagne ; on peut alors se rendre compte des difficultés énormes qu'on aura pour approvisionner cette armée qui s'engage dans tout le massif montagneux de la Cerna et qui s'avance vers le Nord.

A la gauche de l'armée serbe s'alignent les détachements franco-russes qui prolongent vers l'Ouest la ligne de bataille. Le but recherché est le débordement du front ennemi vers l'Ouest et la prise de Monastir, la citée serbe bâtie dans la vallée de la Cerna.

Ce plan général était le seul possible en face d'un ennemi qui occupait les formidables défenses du nord de la Macédoine grecque et qui, tout le long des

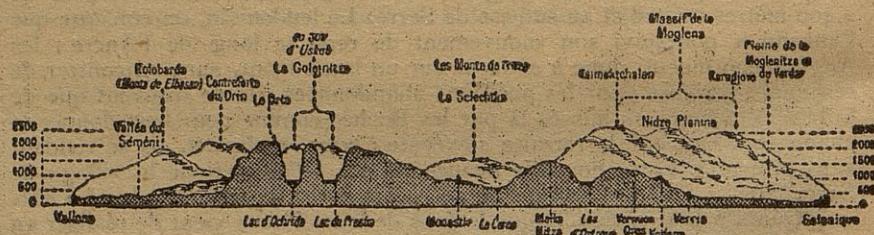
larges marécages. A travers les marais, la marche n'était pas possible et les quelques ponts en bois qui existaient sur les routes de la vallée avaient été détruits par l'ennemi qui se tenait en arrière, gardant ces défilés étroits.

De la route Monastir-Florina (la grande route de la contrée) à la Cerna, on ne rencontrait aucun point de passage. Seule la voie ferrée qui court dans la vallée pouvait être suivie, mais elle avait été coupée en de nombreux endroits. L'ennemi déployait ses divisions de la hauteur des Baba (2.350 mètres) à la Cerna et les prolongeait dans la boucle du fleuve occupant le piton du mont Cuke (1.070 mètres). On se rendra compte du terrain en examinant la coupe faite dans la boucle de la Cerna, coupe qui montre les différences de niveau des points des ailes et du centre.

Les Bulgares tenaient la vallée par des fractions de leurs divisions (27^e, 51^e, 15^e, 33^e, 12^e) ; ils avaient à cet endroit un effectif d'environ 18 bataillons. Les Allemands occupaient les hauteurs de la boucle de la Cerna en passant par le mont Cuke (environ 15 bataillons).

La difficulté du réapprovisionnement pour le détachement franco-russe était énorme, encore plus pénible que pour l'armée serbe.

Ce détachement, composé des divisions françaises et d'une division russe, avait quitté Verria, station de la voie ferrée, et, par un chemin de montagnes et mal tracé, était venu déboucher à Hajalar, puis avait remonté sur Florina. La voie ferrée Monastir-Salonique avait été coupée par les Bulgares durant leur retraite au viaduc d'Ekchisu. On n'avait pu réparer cette destruction.



LES DIFFICULTÉS DU TERRAIN DE VALLONA A SALONIQUE

c'est sur le torrent même qu'on avait jeté une route sur laquelle courait un « Decauville » ; mais le transbordement des munitions, vivres, approvisionnements de toutes sortes était obligatoire, et ainsi du matériel envoyé de Salonique mettait six et sept jours pour arriver devant Florina. Toutes ces difficultés augmentaient sensiblement les fatigues des troupes et les mettaient dans une situation défavorable pour l'attaque.

Dès le 23 octobre, la cavalerie italienne, précédant des détachements de son armée, s'était avancée au nord du lac de Presba ; elle avait fait sa jonction avec la notre déjà occupant le massif du Stara Narecka. Les lignes de Kenali se trouvaient donc débordées vers l'Ouest.

Le 14 novembre, l'attaque française se dessine sur le front même ; les régiments franchissent la Sakulova et s'avancent sur les pentes douces qui s'étendent jusqu'à la voie ferrée. Le saillant de Kenali est enveloppé et, par un mouvement débordant sur la route de Boukri, ce saillant se trouve complètement isolé. Les troupes bulgares essayent de reprendre les tranchées perdues, mais, devant l'avance constante des régiments français vers la ligne ferrée, elles se replient au Nord et abandonnent la vallée.

LA MARCHE SUR MONASTIR

Les lignes de Kenali forcées, c'était la route ouverte vers Monastir.

Le 18 novembre, le détachement franco-russe s'avance vers le Nord suivant les chemins qui courent dans cette grande plaine de la Cerna. La rivière débordée semblait un lac immense. Vers la droite, dans le creux même de la vallée, la rivière roulait ses eaux jaunâtres où se confondaient le ciel gris et les hauteurs de Gadilovo et de Veljisko occupées déjà par les armées serbes. Vers la gauche, le terrain se relevait un peu, une partie seule était couverte d'eau, mais tout le sol humide et coupé par les ruisseaux présentait un aspect triste et lamentable ; partout des tranchées abandonnées à moitié remplies d'eau boueuse où surnageaient les cadavres des ennemis et des équipements, des vêtements de toutes sortes abandonnés par eux.

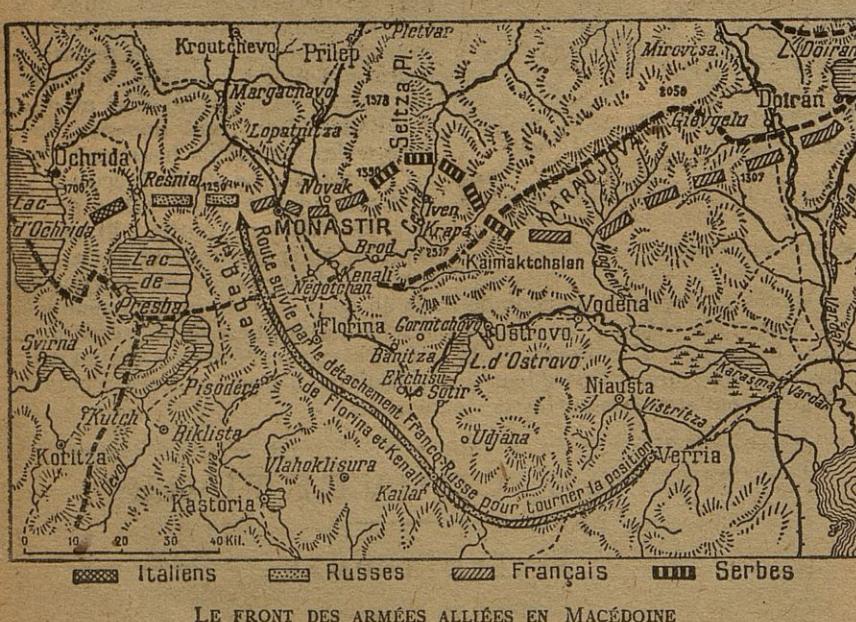
La marche sur Monastir s'accomplissait le 18 novembre. Il fallait à nos troupes un courage bien remarquable pour s'avancer au milieu d'une pareille désolation.

Les Bulgares ont abandonné la ville qu'ils n'essaient pas de défendre et se sont retirés sur les hauteurs, au Nord, établissant leurs batteries qui tiennent sous leurs feux la ville et ses environs.

Dans la boucle de la Cerna, l'armée serbe, qui a pris pied sur la crête du Seletchka Planina après la conquête du mont Cuke, s'est avancée vers la cote 1.212 près du monastère de Javolok. Nous les rejoignons au pont de Negotin sur la Cerna. La ligne générale de l'armée des alliés s'oriente franchement alors de l'Ouest à l'Est.

L'entrée dans Monastir s'effectua dans la nuit du 18 au 19 novembre par sa partie Sud, la rivière Dragor qui arrose Monastir et qui était débordée ne permit pas d'aborder la ville sur sa face Est. A 8 heures du matin, le 19 novembre, la ville était occupée et, dès le lendemain 20, l'artillerie lourde française traversait la ville pour aller se mettre en position au Nord et combattre les batteries ennemis.

La prise de Monastir était un événement important, d'autant plus qu'elle permettait de pousser hardiment vers le Nord et le Nord-Est les divisions bulgares tenant encore la vallée de la Cerna vers Novaci ; mais il fallait se presser. D'une part, le mauvais temps, l'hiver rude dans ce pays se présentait hâtivement et, d'autre part, la poussée vigoureuse des armées alliées avait inquiété l'ennemi qui réclamait des renforts. Des régiments bulgares étaient signalés comme se rendant du front roumain sur le front macédonien. Il était évident, en effet, que, si une action intense des alliés venait à provoquer la marche sur Prilep, la prise des défilés d'Isbor, on tournait toute la ligne ennemie établie dans les gorges du Vardar, on faisait tomber la défense des défilés de Demir-Kapou, et tout le front bulgare sur ce point devait se replier vers le Nord, abandonnant la route du Vardar sur laquelle l'armée française luttait en ce moment au sud de Gievgelu.



LE FRONT DES ARMÉES ALLIÉES EN MACÉDOINE

crêtes qui enserrent la frontière au Nord, s'était retranché d'une façon puissante pendant les longs mois de repos qu'on lui avait laissés.

La marche vers Monastir était délicate. Des renseignements obtenus, et ils étaient rares, il semblait résulter que les Bulgares occupaient une très solide ligne de résistance à hauteur de Kenali, coupant toute la vallée de la Cerna et établie au nord de la Sakulova.

ATTAQUE DES LIGNES DE KENALI

A la date du 1^{er} octobre, les régiments français étaient arrivés aux abords de la Sakulova ; à leur gauche, le détachement russe a franchi la Rakova et s'élève sur la ligne des contreforts des monts Baba pour tourner la position ennemie. Ces lignes de Kenali présentaient une particularité curieuse : elles s'étendaient des hauteurs des Baba à celles du Seletchka qui se dressent dans la boucle de la rivière Cerna. Or, à cette époque, les pluies persistantes aidant, la vallée de la Cerna était transformée en marécage ; tous les petits cours d'eau qui se jettent dans la Cerna étaient gonflés.

La Sakulova, la Rakova, le Viro, la Bistrtsa formaient dans la vallée de

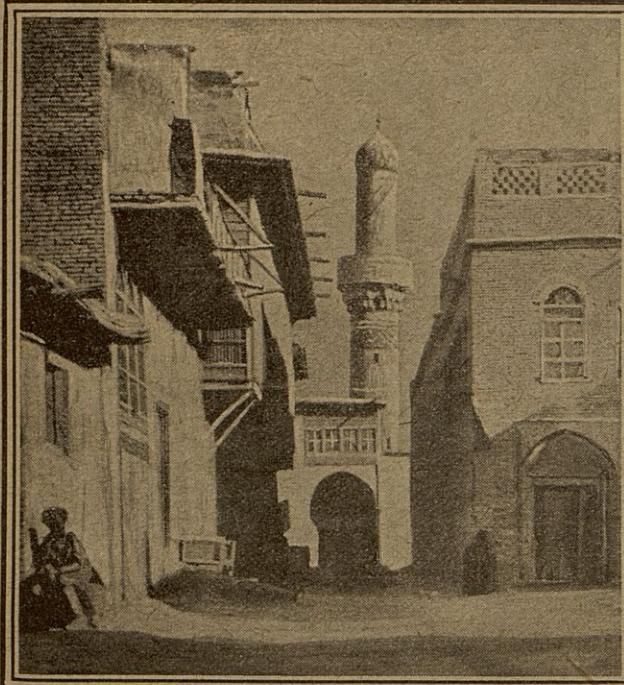
(1) Voir le n° 106 du *Pays de France*.

L'ÉQUIPEMENT D'HIVER DANS LES TRANCHÉES

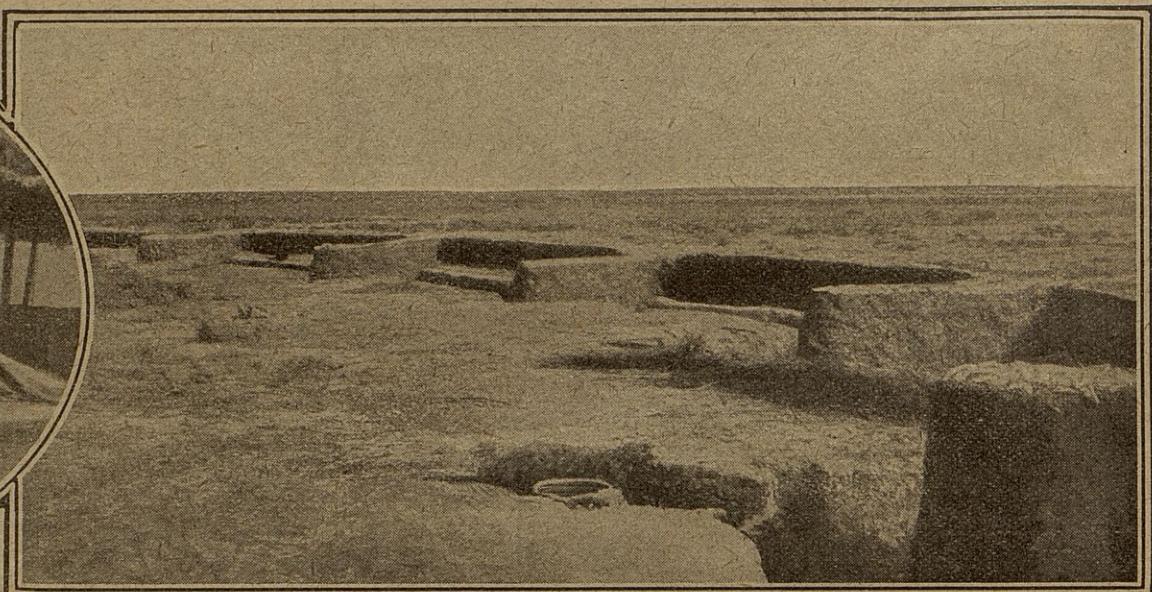
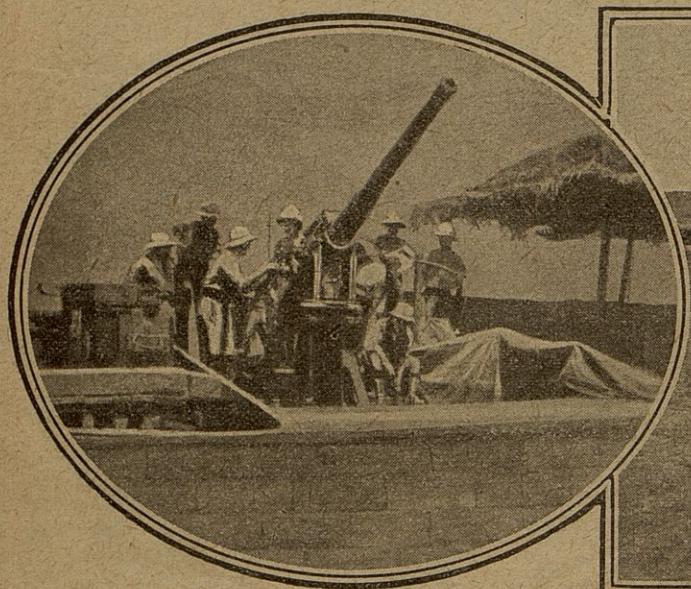


La température qui sévissait il y a quelques jours était particulièrement pénible sur le front, où le charbon parvenait encore plus difficilement que chez nous. Le commandement, heureusement, avait muni nos poilus de moyens pour se défendre contre le froid. Par cette photographie on voit qu'ils peuvent y arriver, au moins dans une certaine mesure. Le cache-nez de laine, la chape en peau de mouton, les bottes de tranchées, confectionnés à leur intention, leur permettent de ne pas trop souffrir des injures de la bise.

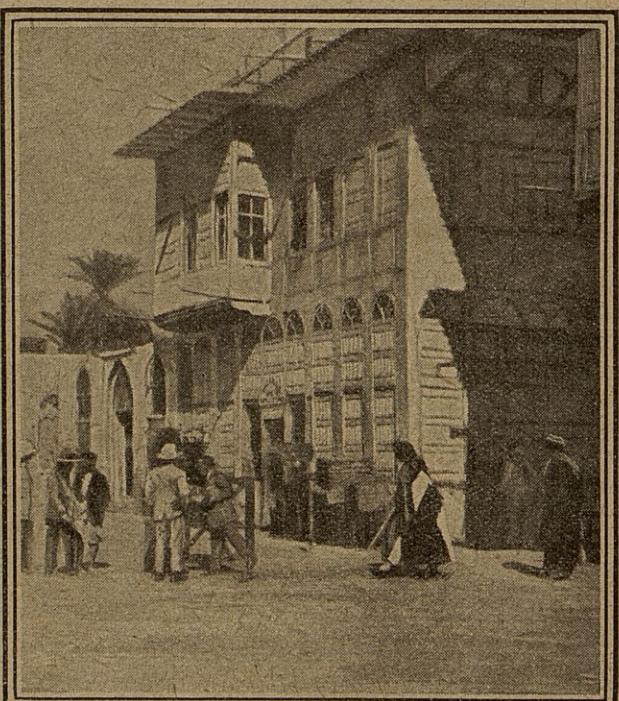
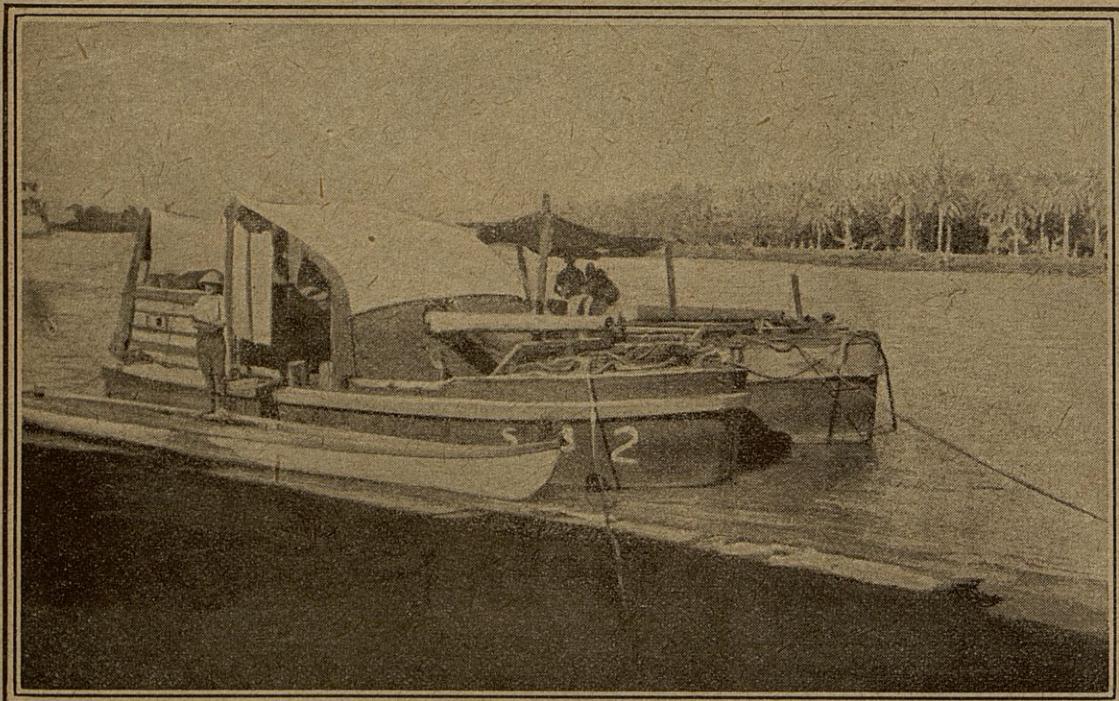
LA VICTOIRE ANGLAISE DE KUT-EL-AMARA



Une rue de Kut-el-Amara. — Mulets de transport des Anglo-Indiens traversant la région marécageuse qui borde les rives du Tigre.



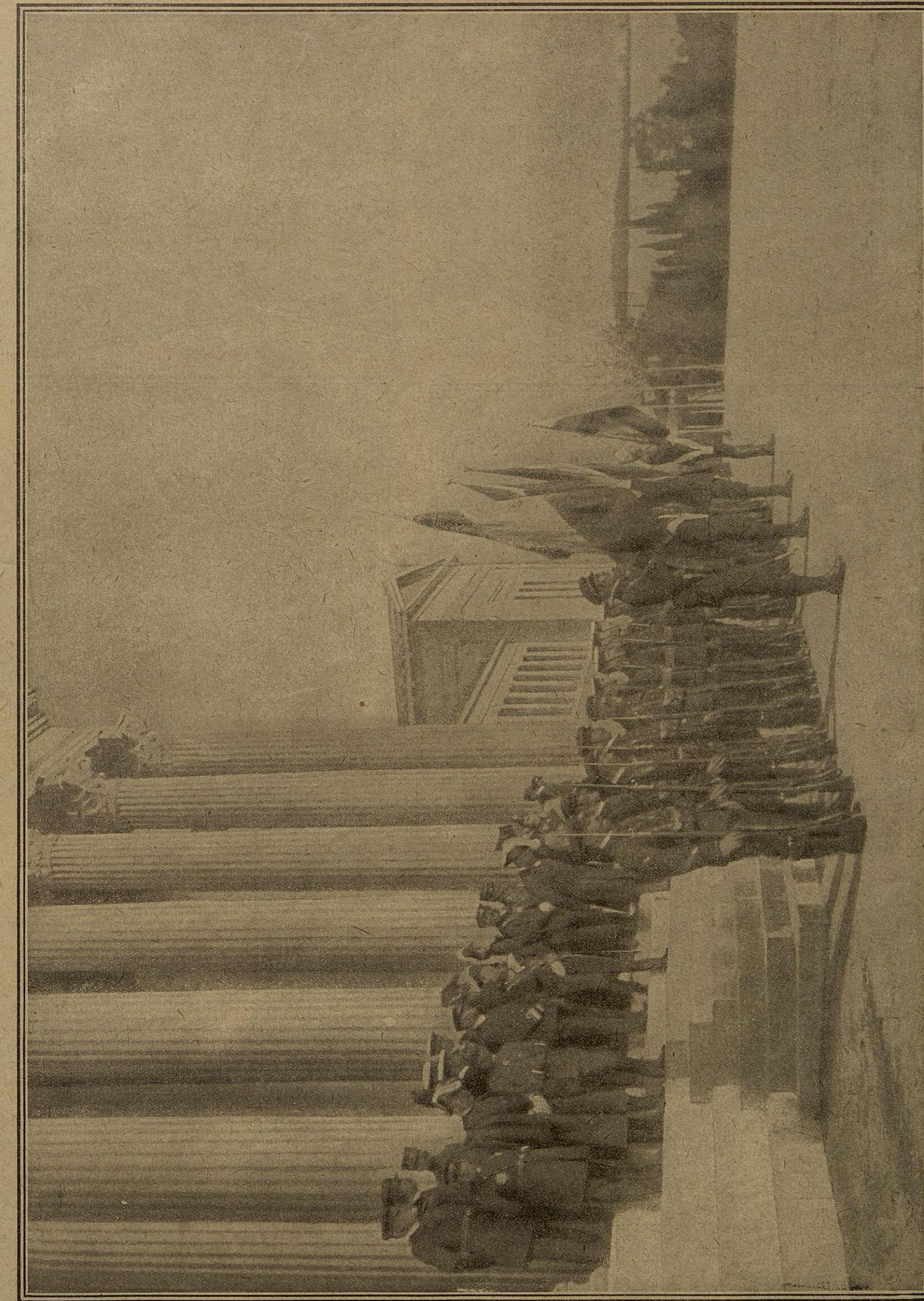
Canon anglais contre avions. — Tranchées turques près d'Es-Sinn, à l'est de Kut-el-Amara, prises d'assaut par les troupes britanniques.



Après une campagne pénible, dont ces photographies fixent quelques détails, l'armée anglo-indienne a repris aux Turcs, le 24 février, la ville de Kut-el-Amara ; elle y a fait 1.730 prisonniers dont un colonel turc et quatre colonels allemands ; un butin considérable est tombé entre ses mains. Voici, à gauche, un monitor de rivière opérant sur le Tigre en liaison avec les forces de terre.

A droite, officiers anglais devant les magasins généraux d'approvisionnement à Kut-el-Amara.

LA CÉRÉMONIE DE RÉPARATION AUX DRAPEAUX ALLIÉS, A ATHÈNES

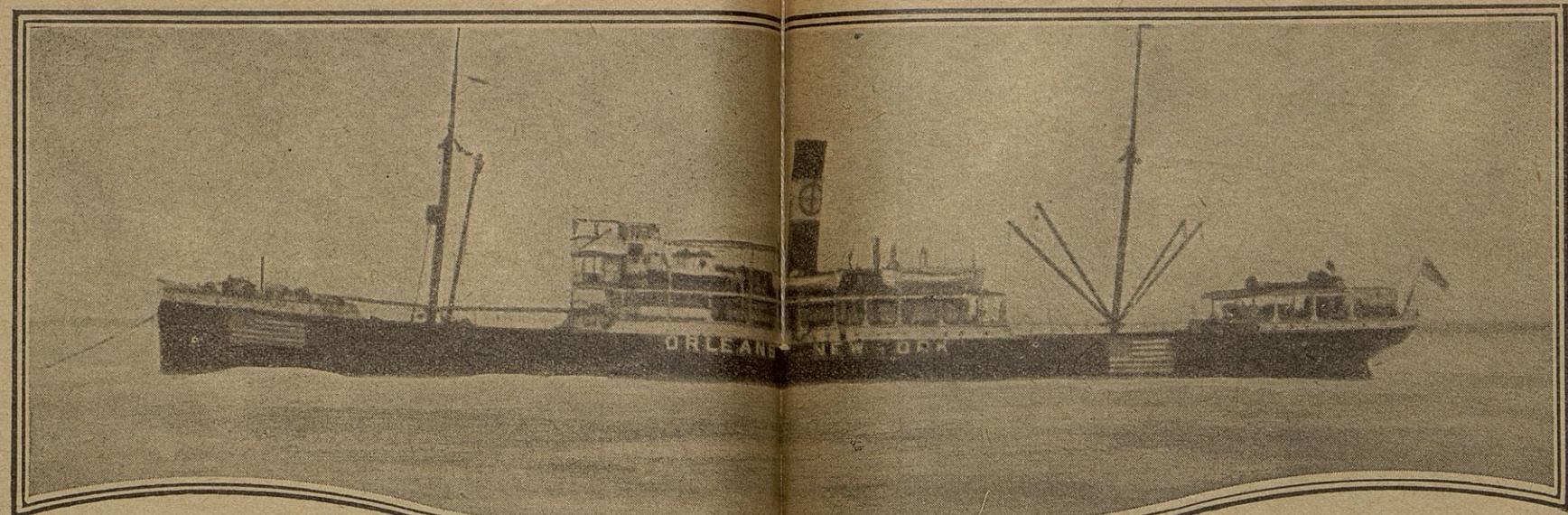


Cliché communiqué par l'illustration.
La cérémonie de réparation, exigée du gouvernement grec par l'ultimatum de l'Entente, s'est accomplie le 30 janvier à Athènes, devant le Zappeion. Aucun photographe n'avait eu l'autorisation d'y assister, mais ce cliché a pu être transmis à l'« Illustration ». La réparation comportait le défilé des troupes grecques et le salut de leurs drapeaux s'inclinant devant les drapeaux des alliés : français, anglais, italien et russe, que l'on voit ici avec leurs gardes d'honneur ; le défilé des troupes grecques était conduit par le prince André de Grèce. Sur les marches du monument : les amiraux, les ministres des puissances alliées, les attachés militaires et navals assistent à la cérémonie expiatoire.

BRAVANT LES SOUS-MARINS ALLEMANDS LE CARGO AMÉRICAIN "ORLÉANS" ARRIVE A BORDEAUX



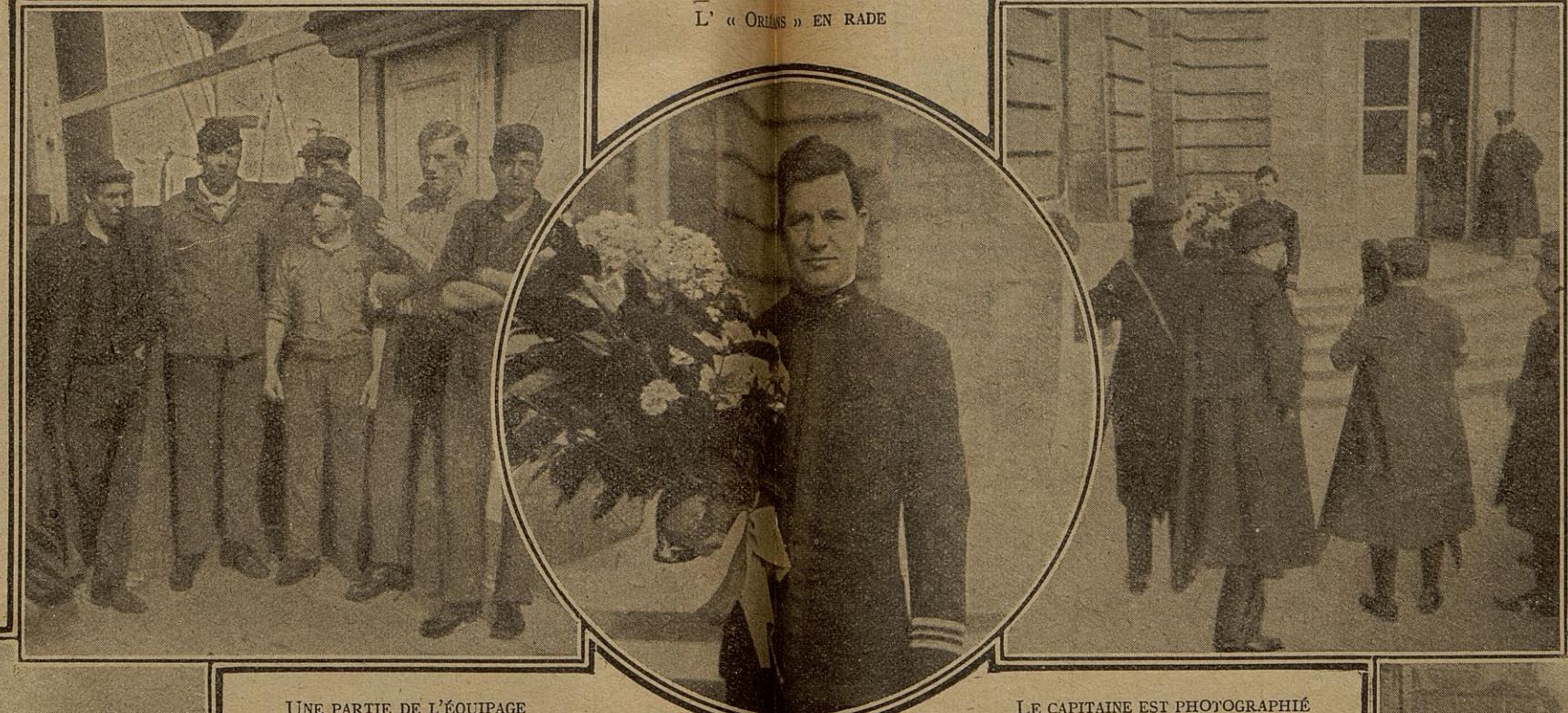
L' "ORLÉANS" AMARRÉ AU QUAI DE QUEYRIES



SUR LE QUAI LA FOULE ACCLAME L'ÉQUIPAGE DE L' "ORLÉANS" »



UNE PETITE FILLE REMET DES FLEURS AU CAPITaine TUCKER



UNE PARTIE DE L'ÉQUIPAGE

LE CAPITaine EST PHOTOGRAPHIÉ

LE CAPITaine TUCKER



LA FOULE ATTEND LE PASSAGE DU CORTÈGE



LA POPULATION DE BORDEAUX S'ÉTAIT MASSÉE SUR LE PARCOURS DU CORTÈGE



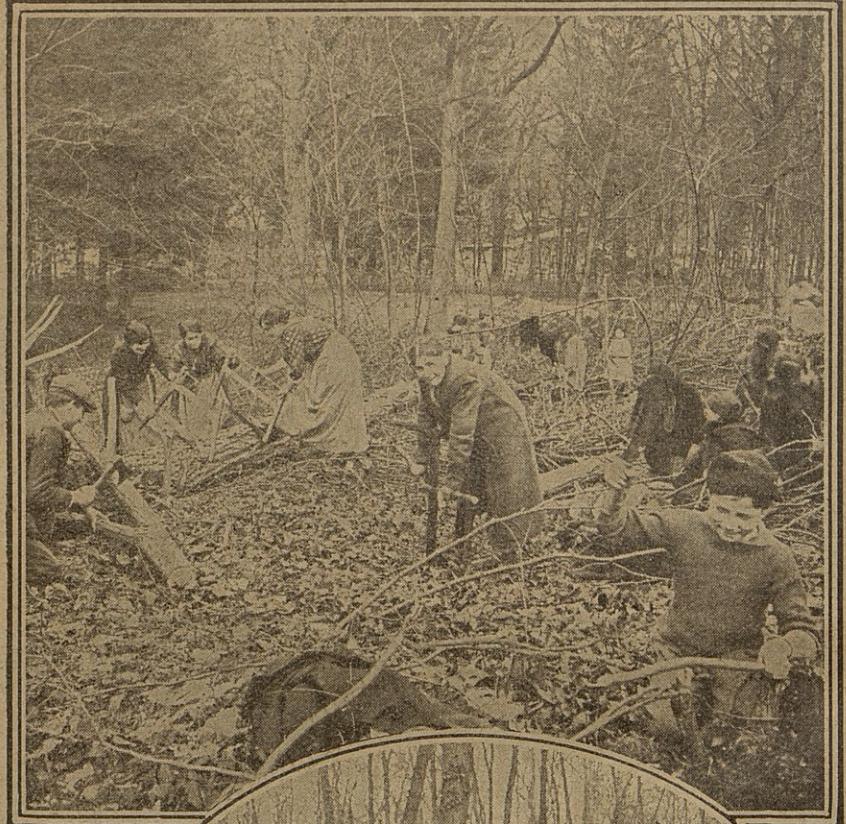
AU NOM DU GOUVERNEMENT, LE PRÉFET DE LA GIRONDE FÉLICITE LE CAPITaine TUCKER



DEVANT L'HOTEL DE VILLE DE BORDEAUX UNE FOULE IMMENSE CHANTE LA "MARSEILLAISE"

Le cargo américain "Orléans", commandé par le capitaine Tucker, parti le 10 février de New-York, est arrivé à Bordeaux le 26 après une traversée qui ne fut marquée par aucun incident, forçant ainsi le blocus par lequel l'Allemagne a la prétention d'interdire aux neutres toute navigation dans les eaux des pays alliés. Les autorités ainsi que la population bordelaise ont fait aux vaillants marins américains une réception enthousiaste : de nombreuses fêtes ont été données en leur honneur. Un autre cargo, le "Rochester", parti le même jour, est également arrivé à Bordeaux le 1^{er} mars.

DANS LES BOIS AUTOUR DE PARIS



La crise du charbon ayant été très dure aussi en Seine-et-Oise, le préfet de ce département prit un arrêté autorisant la population à s'approvisionner de bois dans les forêts de l'Etat. Nos photographies représentent des groupes de femmes et d'enfants faisant, en l'absence des maris mobilisés, leur provision de bois en forêt. Pendant que les petits se rendent utiles en ramassant les branches tombées, les grandes personnes s'attaquent bravement aux arbres et les débitent à la scie. Après quoi chacun emporte son butin sur une brouette. Ce sont, parmi les souvenirs de la grande guerre, des incidents dont on parlera longtemps au village.

À TIRE D'AILE

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE VII

DE L'IDYLLE AU DRAME

Par instinct de métier et de chasseurs d'hommes aussi, les trois amis, après un coup d'œil hâtif sur le fokker intact, firent le relevé de leurs victimes qui, toutes, gisaient dans un étroit périmètre.

Deux avions plus stables étaient indemnes. Strong et William les essayèrent aussitôt, puis, comme les curieux commençaient à poindre de toutes les directions, ils allèrent atterrir dans l'intérieur du parc.

Jean d'Athis lui-même, malgré ses préoccupations intimes, ne put résister à la tentation de se rendre compte de la valeur de l'appareil ennemi sur lequel avait combattu le Suisse.

Sa curiosité fut vite satisfaite et, faisant signe à ses amis, il leur rappela le but un instant oublié de leur mission commune : ramener le prince mort ou vif au camp anglais, consigne précise, acceptée par tous.

Jean d'Athis proposa :

— Nous allons d'abord nous rendre chez mes sœurs pour informer et rassurer la princesse. Nous élaborerons ensuite un plan pratique pour rejoindre au plus tôt le fugitif.

Une demi-heure plus tard, les trois amis atterrissaient sur la pelouse du « Gros-Chêne ».

Comme Lucile et Madeleine accourraient seules à leur rencontre :

— La princesse n'est pas avec vous ?... s'étonna Jean.

Lucile lui répondit en riant :

— Tu la verras, ta princesse !... Elle vient de nous quitter à l'instant pour aller demander l'hospitalité à son amie la comtesse de Ravaux.

Jean fronça les sourcils, mécontent.

Sa blonde sœur le calma :

— Durant ton congé, tu viens au « Gros-Chêne » à toute heure du jour et de la nuit. Dame !... nous avons fini par décider la princesse à nous suivre, mais il a bien fallu qu'elle trouvât un gîte ailleurs. Ces questions de convenances, on les subit, monsieur, on ne les discute pas.

— C'est bon !... accepta-t-il ; donne-nous vite à manger n'importe quoi. Nous tombons d'inanition. Dans cinq minutes je vole jusqu'au château.

Mises au courant des incidents de la journée, Lucile et Madeleine envisagèrent la situation avec leur optimisme ordinaire.

Alors il fut décidé que les trois amis risqueraient un aller et retour hardi du « Gros-Chêne » au château de Worth en utilisant les avions boches. Ce coup de main inattendu devait réussir comme avait réussi celui du prince aux « Rosiers ». Les deux jeunes filles, qui, lors du mariage de la princesse, avaient passé sur ce « nid d'aigle », comme se plaisait à le dénommer le prince, un mois délicieux, en fournirent la description détaillée aussi minutieusement que l'eût pu faire un expert géomètre. L'aventure parut à ces jeunes imaginations non seulement faisable mais comme déjà réalisée.

— Je cours chercher la princesse !... dit Jean. Je serai de retour dans une heure et nous nous mettrons en campagne aussitôt.

— En t'attendant, répondit Lucile, les petits Anglais et les petites Françaises de Jersey vont reprendre leur histoire interrompue, à la page heureuse où ils étaient quatre bons petits gosses qui s'aimaient bien.

Dès que Jean fut parti, les deux jeunes gens restèrent en face des deux jeunes filles sans quitter la table et la conversation s'engagea. Madeleine dit :

— Depuis la page heureuse dont parle Lucile jusqu'à la page sanglante qui s'écrit sous nos yeux, sept ans se sont écoulés. Nos caractères n'ont pas changé. Comme alors, le rire est notre façon de respirer, de vivre. Nous rions même aux heures tragiques avec un très court arrêt aux minutes trop poignantes. Nous sommes restées optimistes et nous méprisons la mort, ayant pris, une fois pour toutes, notre parti de sa fatale visite. Maintenant surtout qu'elle se multiplie et rôde

plus affairée, nous vivons dans son ombre sans jamais nous embarrasser d'elle, sans y penser, sans nous priver même quand il nous plaît de la braver et de nous exposer à ses coups. On nous dit héroïques. C'est une façon de parler. Nous sommes sûres de nous. Quoi que nous entreprenions, nous avons la certitude de ne pas faiblir. Nous aimons et nous recherchons la société des gens qui nous ressemblent et, pas plus pour eux que pour nous-mêmes, nous ne tremblons quand ils s'exposent. Nos parents sont retenus en Belgique. Plus de vingt fois, la nuit, nous avons été, ma sœur et moi, les surprendre en aéroplane. Jamais ils n'ont consenti à nous suivre. Ils appartiennent à une autre génération qui n'est pas celle de la grande guerre et ils ont peine à nous comprendre. Jean, vous l'avez constaté, est l'as des as. Notre temps est à lui. Nous allons le ravi-tailler où il lui plaît. Nous l'aidons ; nous le soutenons. Nous entretenons en lui ce feu sacré qui assure la victoire. Sans notre gaîté que rien n'entame, il y a des jours où il se laisserait abattre. Notre rire le remonte.

— Voilà pour nous. A votre tour de nous renseigner sur vous-mêmes. Vous avez sans doute continué vos études à Cambridge ?... Avez-vous bien travaillé ?... Avez-vous fait de bonnes études littéraires et scientifiques ?

Willy, dont l'attention était uniquement fixée sur la blonde Lucile, céda à son premier mouvement, qui était souvent le mauvais. Il jugea que l'occasion de se faire valoir se présentait trop bien pour ne pas en profiter et l'exploiter à son profit. Il s'empessa de répondre et partit à fond :

— Nous avons été de très bons élèves, appliqués, travailleurs, piocheurs, comme on dit en France.

L'affirmation était si catégorique, si sincère en apparence que Lucile, émerveillée, demanda :



— Que préfériez-vous ?... les sciences ou les lettres ?...

Rougissant légèrement et baissant les yeux, Willy laissa tomber comme un aveu arraché à son ingénuité malgré sa naturelle modestie à peine alarmée :

— Nous aimions tout !... nous nous appliquions avec une égale ardeur à tout !... sciences, lettres, langues, histoire, géographie, arts d'agrément...

— Pardon !... pardon !... coupa Strong en pince-sans-rire... Est-ce bien tout ?... N'oublies-tu rien ?...

Puis, ne pouvant résister à son penchant d'humoriste qui lui faisait trouver des effets d'un beau comique même au prix de cuisantes blessures d'amour-propre :

— Non !... mesdemoiselles, non !... ne croyez pas un mot de ce qu'il vous dit. Il se vante. Au collège, nous n'avons rien fait de tout ça !... absolument rien !... Interrogez-le, vous serez édifiées. Au collège, nous n'avons fait que du sport, beaucoup de sport !... Nous avons pratiqué tous les sports jusqu'à nous en rendre malades. C'est seulement après notre sortie du collège que nous nous sommes adonnés avec passion à l'étude des sciences appliquées. Nous avons, de tout le reste, des teintes si vagues, des clartés si pâles, qu'il vaut mieux n'en pas parler. Comme caractère, nous non plus, nous n'avons pas changé. Willy est toujours colléreux, gaffeur et bon ; moi, je ne ris toujours pas extérieurement ; mais en dedans, par exemple, je ris toujours et de tout, seulement avec mon visage triste ça ne se voit pas. Pour ce qui concerne les dangers, la mort, la peur, les risques, nous sommes comme vous et, comme vous aussi, nous aimons beaucoup, beaucoup plus même que vous ne pourriez le croire, les gens qui nous ressemblent.

— Assez sur nous !... trancha avec son impétuosité ordinaire la blonde Lucile. Parlons de Jean.

Elle sourit malicieusement, lança à la dérobée un œil en coin à Willy, puis :

— Ma première confidence sera une histoire d'amour. En toute autre circonstance, j'hésiterais, je craindrais de ne pas être comprise de ceux qui confondent avec un penchant honnête, avouable et pur, les impulsions inconvenantes des chercheurs d'aventures faciles !...

Willy soupira :

— Ça, c'est pour moi, mais jamais vous ne me punirez assez, jamais vous ne me ferez souffrir comme je le mérite.

— N'exagère donc pas !... tu chéris ta souffrance !... plaisanta Strong sur un ton de gronderie bienveillante.

Madeleine ouvrit de grands yeux et regarda Lucile.

Elle se rappelait qu'à Jersey, sa sœur et Willy s'adoraient et ne se quittaient pas d'une semelle, liés par cette sympathie admirative de deux beaux enfants l'un pour l'autre parce qu'ils sont plus beaux, plus roses, plus éclatants que tous les autres. Maintenant aussi ils se complétaient, fins, soyeux, épanouis, aussi heureux, semblaient-il, de s'être retrouvés qu'au temps lointain où leur couple assorti, velouté, doré riait et gambadait sous la lumière des plages.

Puis elle dévisagea Strong. Leurs regards se croisèrent.

Le géant reposait sur elle ses bons yeux de chien soumis et, comme autrefois, noyés d'une admiration sans bornes.

Elle fut très doucement émue de cette double constatation. Elle eût été déçue qu'il en fût autrement.

— Allons, Lucile, pressa-t-elle, vite, la grande passion de Jean.

La jolie blonde s'exécuta en souriant :

— La princesse, de son nom de jeune fille Jane d'Orchère, était adorée de Jean depuis toujours. C'est une beauté comme on en trouve une ou deux dans le monde.

— Jean eut le tort de l'aimer sans le lui dire, de l'adorer dans le secret de son cœur sans oser le lui avouer clairement. Il était bien arrivé à se faire comprendre et il était payé de retour, mais quand le prince s'est avancé, Jean en était encore à réfléchir. Nous, à cette époque, nous étions encore par trop jeunes. A peine si nous avions figuré dans trois ou quatre sauterelles et nous rougissions quand on prononçait devant nous le mot amour. Nous étions bien au courant du secret penchant de notre amie, mais la pensée d'intervenir ne nous effleura même pas. Aussi laissâmes-nous le champ libre à la fatalité.

— Ce fut la comtesse de Ravaux qui fit réussir le prince. Elle eut recours à des manœuvres que nous ne lui pardonnons pas. Connaissant l'amour-propre chatouilleux de Jean, elle vint en personne, avec des sous-entendus blessants et des allusions fielleuses, lui faire entendre que le prince n'avait eu qu'à se montrer pour être agréé, alors que Jane d'Orchère avait même refusé de le voir, cherchant Jean chez tous nos amis communs pour l'obliger à se déclarer et à la sauver des siens, de son entourage, et d'elle-même. Voilà pourquoi nous ne voyons pas la comtesse de Ravaux.

— Jean avait disparu. Il ne revint qu'un mois après le mariage maudit. Il fut malade à en mourir, puis, de désespoir, il se lança dans l'aviation. Il a avoué que, pendant les mois, il avait tout fait pour arriver à se tuer sans se suicider, c'est-à-dire qu'il avait risqué les plus folles acrobaties qui se pussent réaliser dans le sport nouveau.

— Nous voici déjà à l'avant-dernière page du roman. La guerre rend possible aujourd'hui ce qui hier ne l'était pas. Pendant la paix il eût été odieux de désirer la mort du prince et criminel de la compléter. Aucun de nous n'y aurait même songé. Aujourd'hui, la souhaiter ne suffit pas, la réaliser devient un devoir et nous y travaillons d'un cœur léger.

— La princesse et Jean sont trop dignes pour s'entretenir de ce qu'ils feront après la mort d'Otto de Worth, mais ils ne pensent l'un et l'autre qu'à la suppression loyale de cette barrière vivante qui les sépare. Ah ! ça sera un beau mariage !...

— Précédera-t-il ou suivra-t-il le vôtre, mesdemoiselles ? questionna Strong avec son flegme déconcertant.

Du même élan les deux sœurs se levèrent.

— Jean se fait attendre !... dit Madeleine en s'approchant de la fenêtre.

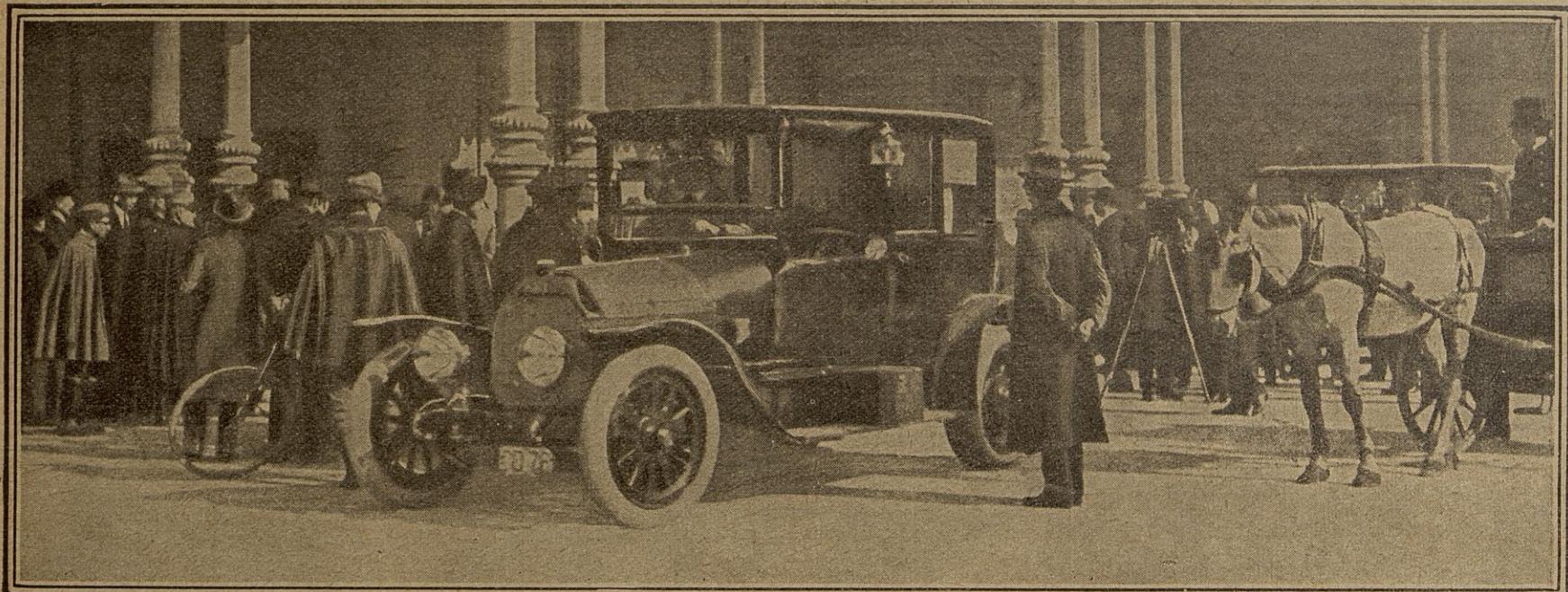
Tous les yeux s'orientèrent alors vers la colline que dominait le château des Ravaux. La route toute droite en descendait en pente douce :

— Qu'est-il donc encore arrivé ?... s'étonna Lucile. Voyez là-bas... tout en haut de la descente... Jean qui court comme un fou !... Il est seul !...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Félix Haulnoi, Janvier 1917.

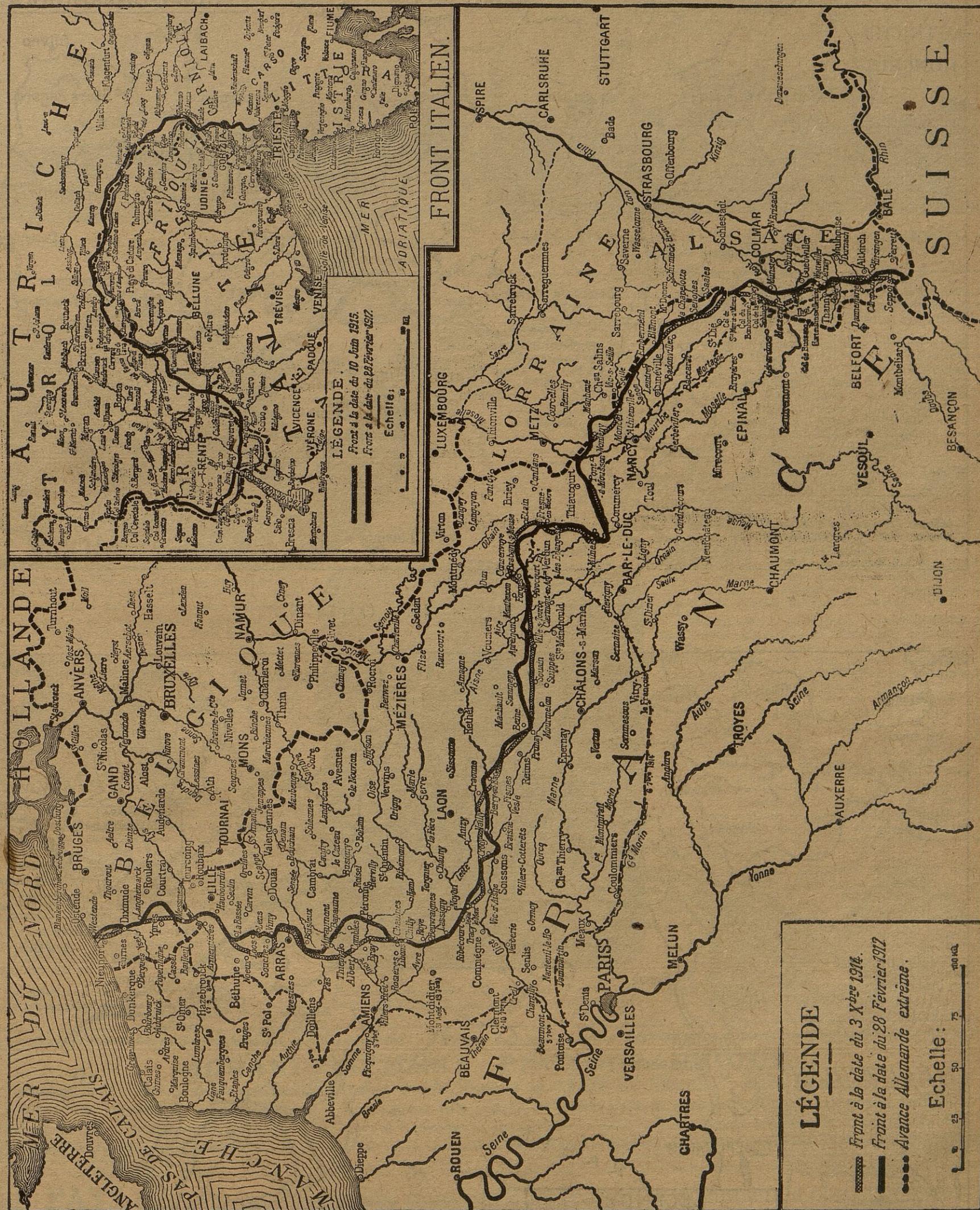
LES PARLEMENTAIRES FRANÇAIS EN ITALIE



La délégation de sénateurs et de députés français, qui s'est rendue en Italie pour assister aux réunions des parlementaires alliés, a reçu partout le plus chaleureux accueil. Voici quelques photographies prises à leur arrivée à Rome. En haut, la délégation est attendue à la gare. Dans les médaillons : à gauche, le sénateur Marconi, inventeur de la T. S. F., en uniforme d'officier de marine ; à droite, MM. Borsarelli, sous-secrétaire d'Etat ; Rivet, sénateur français ; Tittconi ; Arlotta, ministre italien des transports.

En bas, M. Rivet, qui salue la foule ; M. Pichon, sénateur ; M. Luzzati.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

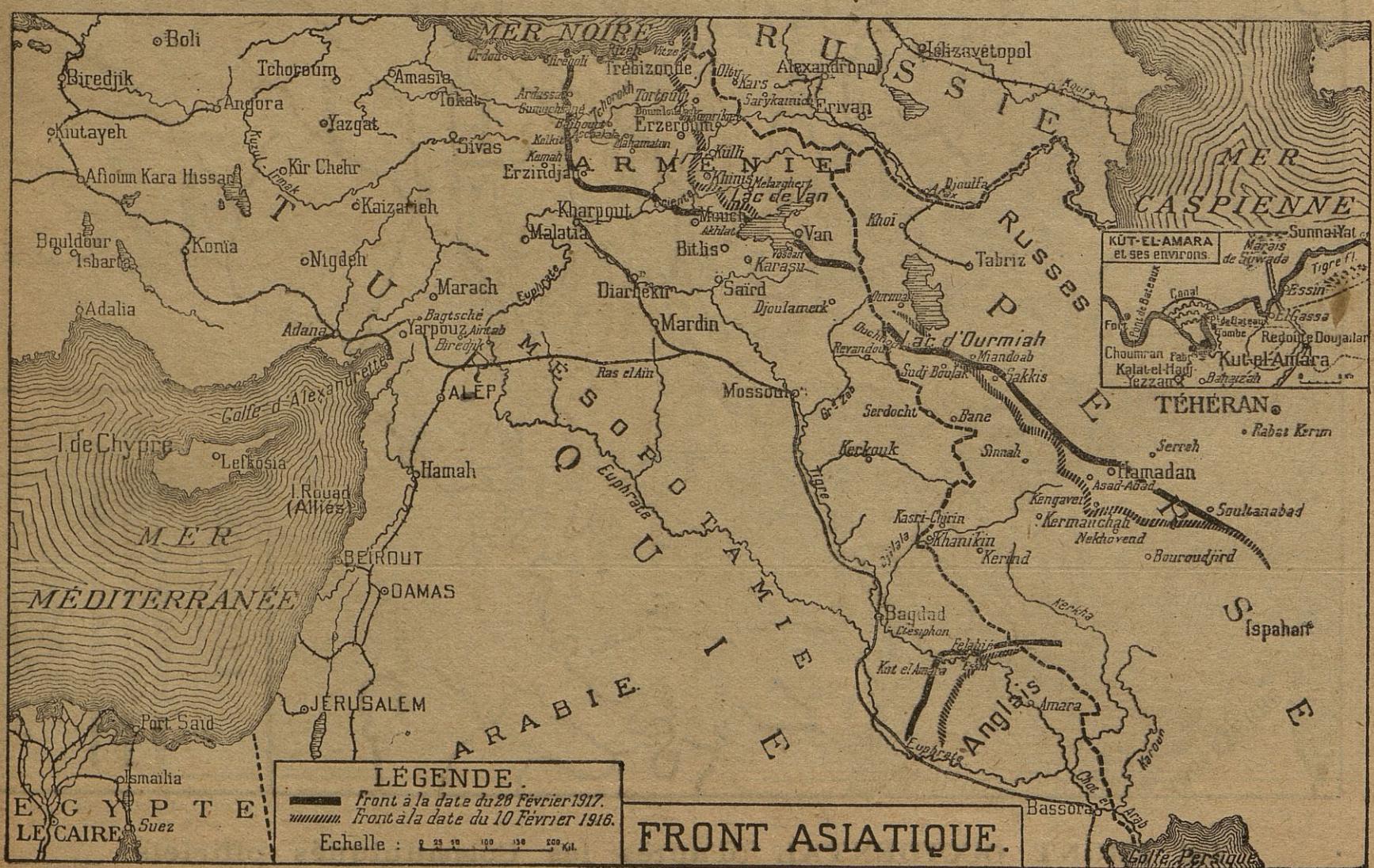


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

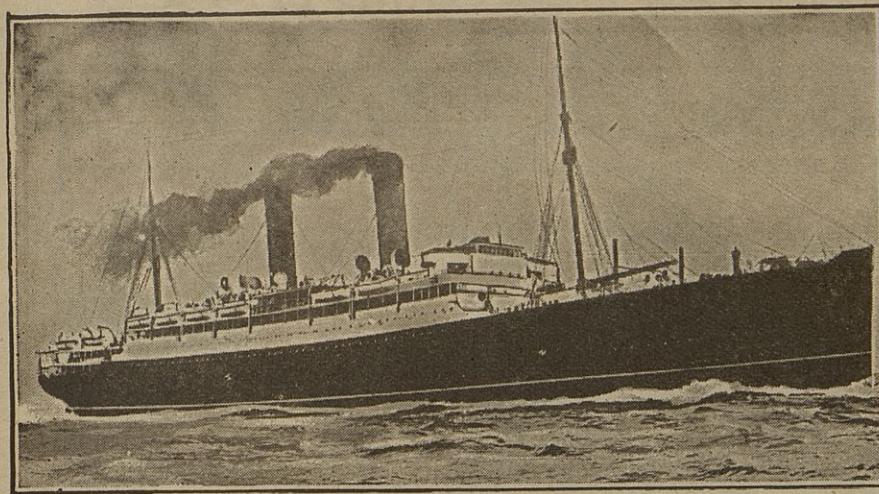
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



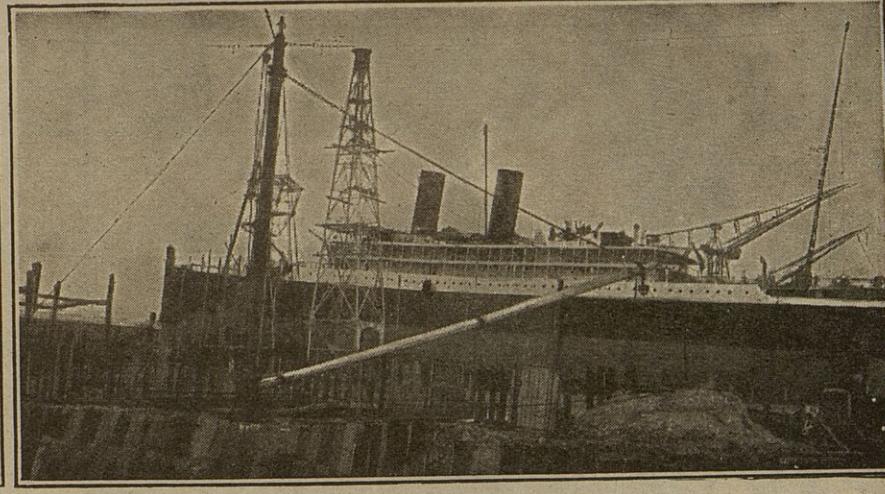
LES OPÉRATIONS EN ORIENT



LES CRIMES DES PIRATES ALLEMANDS



Le transatlantique anglais « Laconia » qui a été coulé le 26 février dernier par un sous-marin allemand.



Lancement à Dunkerque du paquebot « Athos », courrier de Chine, qui a été torpillé récemment en Méditerranée.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Il n'y a à signaler sur le front russe que des faits insignifiants : une attaque sans résultat contre quelques tranchées de nos alliés, le 23, à 20 verstes à l'est de Zlotchow, et le 26 une attaque qu'ils dirigent, à l'ouest de Jablonitz, contre quelques tranchées ennemis, d'où ils chassent les défenseurs, sont des faits bien minimes, auxquels on peut joindre des émissions de gaz faites sans succès par les Allemands. En résumé, le front n'a nulle part changé de situation.

Sur le front roumain les incidents ont été plus nombreux, mais guère plus importants. On s'est battu de nouveau au nord de Dornavatra, où par deux fois ont été brisées des tentatives ennemis. Le 28, les positions russo-roumaines sur la chaussée Jacobeni-Kampolung ont été attaquées et nos alliés ont perdu, vers Vale-Putna, quelques collines qu'ils ont aussitôt reprises en partie. Partout ailleurs, il n'est question que d'escarmouches, luttes entre patrouilles et reconnaissances, etc. L'artillerie est toujours très occupée.

MÉSOPOTAMIE. — L'armée anglo-indienne du général Maude a repris Kut-el-Amara ; après les opérations que nous avons signalées en leur temps, un dernier effort permit à nos alliés de passer le Tigre et de réaliser presque complètement l'encerclement de la ville que les Turcs, dès lors, ne pouvaient plus défendre, et dont ils avaient commencé l'évacuation. L'armée anglaise a fait plus de 1.700 prisonniers, parmi lesquels se trouvent 4 colonels allemands, et a recueilli un butin assez important. Mais ce qui donne à cette victoire sa réelle valeur, c'est que la chute de Kut-el-Amara livre aux Anglais la route de Bagdad, qui ne peut pas ne pas tomber aussi en leur pouvoir. C'est que l'armée qui marche aujourd'hui contre cette place n'est pas, comme celle qui fit la première campagne de Mésopotamie, organisée à la hâte avec des effectifs insuffisants, et dépourvue de vivres et de beaucoup d'autres choses. Les Anglais ont mis le temps à profit pour créer le long du Tigre une voie ferrée qui les tient toujours reliés à leur base, Bassorah, d'où ils peuvent recevoir sans encombre tout ce dont ils ont besoin. Si la première expédition fut arrêtée par la précarité de ses ressources et finalement par la famine, celle-ci ne manque et ne manquera de rien. La chute de Kut-el-Amara est pour l'Allemagne le commencement de la fin d'un rêve bien cher. Dans ses visées ambitieuses, Bagdad, qui sera bientôt aux Anglais, représentait tout un programme : elle était devenue le centre de l'action germanique en Asie, et cette action était infatigable, incessante et productive. Aussi l'irritation est-elle grande chez nos ennemis : ils rejettent sur le commandement turc toute la responsabilité de l'échec qu'ils déplorent ; on ne parle de rien moins, à Berlin, que d'instituer une enquête sur les motifs de la retraite des Turcs.

En attendant, ces derniers continuent à se retenir, serrés de près par nos alliés qui leur font subir

de grandes pertes et leur enlèvent de nombreux prisonniers ; ils laissent aussi aux vainqueurs du matériel, des munitions, des vivres, des équipements en abondance. A la date du 28, les Anglo-Indiens étaient parvenus, en poursuivant les Turcs, à 48 kilomètres de Kut-el-Amara.

EGYPTE. — Les faits qui se passent aux frontières septentrionales de l'Egypte ne sauraient nous laisser indifférents, car ils sont en étroite relation avec la sécurité du canal de Suez, que les Turcs, aidés par les Allemands, ont, dès le premier jour, essayé de rendre impraticable pour les alliés. Après l'occupation d'El Arish, repris aux Turcs en décembre, des forces anglaises d'Egypte poursuivirent les fuyards qui battaient en retraite vers le Nord et l'Est et à 20 milles de là, à Magdabah, leur infligèrent une grave défaite. Après quoi, continuant leurs opérations, elles s'attachèrent à nettoyer de troupes ottomanes ou auxiliaires la péninsule du Sinaï où elles occupaient encore certains forts assez importants. Au cours de ces opérations, le 9 janvier, nos alliés remportaient de nouveau une grande victoire, à Rafa, lieu situé sur la frontière qui sépare la péninsule du Sinaï de la Turquie d'Asie. Les Turcs laissèrent près de 1.800 hommes entre leurs mains et 600 morts ou blessés sur le terrain, et la meilleure partie de leur armement et de leurs approvisionnements devenait la proie des Anglais. Cette victoire ouvrait à ces derniers la Palestine, mais jusqu'à présent ils n'ont pas pénétré profondément dans cette région.

Le 20 février, on annonçait qu'ils avaient chassé de Nekl et de Bir-el-Hasana, ou capturé, les derniers Turcs qui s'y trouvaient encore. De ce fait, la péninsule du Sinaï est complètement au pouvoir de nos alliés et la sécurité du canal est assurée.

Pendant que se passaient ces événements, d'autres non moins intéressants se déroulaient dans les oasis de Siouah, à 500 kilomètres environ dans le sud-ouest du Caire : cette région était devenue le centre d'une agitation soulevée contre les Anglais par le grand chef senoussi Seyed-Ahmed ; l'autorité religieuse de ce personnage autant que les moyens de persuasion dont avaient dû le pourvoir nos ennemis pouvaient faire craindre qu'il ne réussît à grossir le nombre déjà imposant de ses partisans. Il pouvait créer à nos alliés des difficultés assez graves, et, surtout, il pouvait couper la seule route de terre entre l'Egypte et la Tripolitaine. Sa présence et son hostilité étaient un réconfort permanent pour les tribus qui se sont révoltées contre les Italiens en Tripolitaine. Une campagne vigoureuse a abouti, dans les premiers jours de février, à la déroute des Senoussites, qui ont été chassés de toutes les oasis et se sont dispersés après avoir été mis hors d'état de se regrouper.

En Tripolitaine, un certain Suleiman el Baruni, se vantant d'être envoyé par le sultan, avait, avec deux autres bandits, et à l'aide d'une commandite turco-allemande, levé une bande de 6.000 individus pour attaquer les tribus fidèles à l'Italie. Ils allaient se jeter sur Zaoura et Nuail, lorsque le général Latini les battit à plate couture et leur tua ou blessa 1.700 guerriers. Les autres partirent en désordre dans l'Est, poursuivis par nos alliés ; à Agilah ils furent de nouveau battus, perdirent 420 hommes de plus et, cette fois, se dispersèrent définitivement.



Parisiens consultant les affiches relatives aux formalités à remplir pour obtenir le carnet de sucre.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le **bon-prime** inséré dans ce numéro, à la page iv des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.
DE
FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 124 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « La reine des Belges aux tranchées. »

Rappelons que cette attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



HUIT AU-DESSOUS

— Venez donc un petit peu avec moi, là-bas on est au feu...



LE CUISTOT

— Horrible !... immangeable !... et vous prétendez qu'avant la guerre vous étiez chef dans une grande maison ?
 — J'vais vous dire, mon capitaine, mes maîtres ne mangeaient que des œufs à la coque...



LA RELÈVE

— C'est nous les troupes fraîches !... on vient du chaud...